

Critique de la faculté de juger

Préambule : la Vérité en grec se dit « *aléthéia* » : mot composé du a privatif en grec et du nom propre « *Léthé* », ce fleuve mythique où l'âme humaine, après avoir contemplé les « idées vraies » et avant de revenir sur terre, doit se baigner dans ses « eaux oubliées ».

Traditionnellement, on estime que pour les Grecs anciens, vérité et réalité désignaient la même chose. La vérité ne peut être révélée puisqu'il n'y a pas d'ailleurs comme chez les chrétiens.

Pour les Grecs le monde sensible, les étoiles et le cosmos tout entier est l'ensemble de ce qui est. La vérité en Grèce ancienne c'est donc la présence d'une chose qui nous avait échappé.

1 Deux approches : dualiste (les sages) ou objectiviste (les philosophes)

Philosophe : *philia* (« ami, amitié, désir ».) et *Sophia* (« savoir, sagesse »).

Sophia / Philosophia : le *sophos* (« le sage ») opposé au philosophe (*philia* : « l'ami, l'amant, le désir, désirer savoir ce qu'il ne possède pas »).

À l'origine, les hommes ont tenté de réduire la multiplicité des phénomènes physiques et ensuite moraux à un couple originel d'opposés pour stabiliser l'impermanence propre au réel. Cette réduction permettait un cadre de lecture du monde identifiable à l'aune de ces deux opposés. Cette lecture se perpétuait de sage en sage, il s'agissait dans cette tradition orale de se référer à des puissances plus grandes et de transmettre des certitudes accumulées sur le fonctionnement des forces cosmiques. La nature de ce couple d'opposés et ce dans toutes les civilisations du monde prenait la forme du : masculin opposé au féminin, du bien et du mal, du chaud et du froid...

Exemple : Autrefois, on pensait que plus le bébé était placé bas dans l'utérus de sa mère plus il y avait de chance que cela soit un garçon. En revanche placé haut, il était destiné dans le processus qui détermine les sexes à devenir une femme. On voit dans ce cas combien non pas le savoir, mais la certitude dualiste qui était au fondement des civilisations anciennes structurait le monde et les hommes dès leur naissance.

La philosophie première ontologie avec un sujet non thématisé :

Ontologie : (de *onto-*, tiré du grec, « étant », participe présent du verbe « être »).

« C'est l'étude de l'être en tant qu'être », c'est-à-dire l'étude des propriétés générales de tout ce qui est. On s'interroge alors sur la nature de ce qui est, dans sa totalité.

Thématiser : thème, malgré les différences bien connues sur le plan étymologique : *thema* en grec signifie « ce qui est posé », qu'il faut comprendre en l'occurrence comme « ce qui est déjà posé », « ce qui sert de soubassement » « ce sur quoi on va pouvoir construire »

Pour les philosophes, il faudra alors s'écarter des certitudes dualistes pour découvrir le principe (arche, commandement, gouvernement) qui n'est pas deux, mais un. Le sujet s'extériorise du tout qu'il décrit pourtant comme étant un, il n'est donc pas thématiser (*thema*, « poser d'abord »)

Les présocratiques vont tenter une enquête rationnelle. Ils sont les premiers philosophes qui aux moyens de leurs techniques et de leurs enquêtes sur la nature vont rationaliser le monde. D'une certaine manière, ils vont tenter d'objectiver le monde et non plus de s'y soumettre.

2 Trois types d'ontologies, de vision du monde :

a)

Première ontologie objectiviste : Le sujet n'est pas pris en compte dans la totalité qu'il tente d'objectiver. Le vrai est donc le monde en face de soi, mais le sujet pourtant inclus dans le monde (puisque le réel est Un), ne se pense pas dans le tout, il ne se prend pas en compte. Le

sujet objective le monde, mais au même moment s'en écarte puisqu'il ne se pense pas dans la totalité qu'il est censé comprendre. Cela va poser un problème et le premier philosophe à tenter de le résoudre est Anaxagore.

Anaxagore (500 – 428 av. J.C) : en grec ancien *Anaxagóras*, signifiant littéralement « chef de l'assemblée ». Il introduisit le concept du « **noûs** » qui équivaut à l'intelligence organisatrice et directrice du monde. Ce dernier serait formé de substances diverses qui n'auraient ni naissance ni fin, mais qui s'agenceraient seulement par combinaisons et séparations. Anaxagore fut condamné à mort à l'issue d'un procès pour impiété, vers 432 av. J.-C. Ses adversaires lui reprochaient sa théorie cosmique : là où le regard théologique voyait des dieux dans les astres, lui considérait qu'elles n'étaient que des masses incandescentes. Il enseignait que la lune (formée de terre) reflétait la lumière du soleil, qui est une pierre chaude.

b) Deuxième ontologie subjectiviste, ou révolution copernicienne

Copernic est le premier à avoir proposé un modèle dans lequel le Soleil était fixe, au centre de l'Univers, les planètes décrivant une trajectoire qu'il pensait circulaire. Il conçut sa doctrine dès 1510 et l'exposa dans le « *De revolutionibus* » en 1543. La diffusion des idées de Copernic et de Newton dans la société ne se fera qu'à partir des années 1730. On comprend mieux pourquoi nous avons appelé le 18ème siècle, le Siècle des Lumières.

La révolution copernicienne est un moment de grand trouble, puisque la parfaite harmonie cosmique de Aristote et Ptolémée va éclater en morceaux. Le mot de l'ecclésiaste est bien devenu obsolète : « *Ce qui a été, sera, rien de nouveau sous le soleil* ».

Quelle est ontologiquement la nature du sujet ?

Paradigme nouveau : toute réalité s'enracine désormais dans la subjectivité de chacun d'entre nous. Le sujet devient le fondement de toute connaissance, cela peut aller jusqu'au scepticisme.

Désormais, il y aura une ontologie subjective qui sera bien élaborée par le sujet. Une direction dans laquelle interroger le monde, revient à dire qu'il détermine la manière même dont nous allons voir/ percevoir/ observer les phénomènes. Ce paradigme, dans lequel le scientifique travaille, influence sa perception de la nature. C'est une sorte de filtre à travers lequel est perçu le monde.

Exemple, lorsque Tycho Brahé, qui est géo-centriste, et Kepler, qui est hélio-centriste, contemplant le coucher de soleil, leurs rétines ont beau être " bombardées " par les mêmes photons, ils ne voient pas la même chose. L'un y voit la conséquence du mouvement du Soleil, l'autre la conséquence du mouvement de la Terre.

c) Troisième ontologie inter-subjectiviste de Kant ou le nouveau Copernic

Kant affirme que le « centre » de la connaissance est le sujet connaissant (l'homme ou l'être

raisonnable), et non une réalité extérieure par rapport à laquelle nous serions simplement passifs. Ce n'est donc plus l'objet qui oblige le sujet à se conformer à ses règles, c'est le sujet qui donne les règles à l'objet pour le connaître. Ceci a pour conséquence immédiate notre impossibilité à connaître la réalité en soi (nouménale), mais seulement la réalité telle qu'elle nous apparaît sous la forme d'un phénomène.

Emmanuel Kant (1724-1804), son œuvre considérable présente trois Critiques,

Critique de la raison pure : c'est l'idée que la raison doit primer sur les autres facultés comme l'imagination par exemple. Elle montre aussi les limites de la connaissance.

Critique de la raison pratique : se joindre à la morale est d'autant plus louable qu'il est plus difficile de faire le bien plutôt que d'agir de manière égoïste. C'est parce que nous sommes libres que le mérite est grand.

Critique de la faculté de juger : elle traite du jugement sur le beau et l'agréable,

«L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire. Il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Königsberg. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever à 4h55 précise tous les matins, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui, et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls, qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût ; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence.» (Portrait de Kant par Heinrich Heine, de l'Allemagne, 1853)

1 Kant, les différents critères de jugement : le vrai, le bien, l'agréable, le beau.

L'homme passe tout ou presque à la lumière de ses jugements. Kant nous parle de quatre de nos critères pour comprendre la spécificité du beau.

De nos jours, le mot "crise" couvre globalement les sens de "perturbation", et par là angoisse, attaque, poussée de, voire récession ou cataclysme. « Crise de la physique », crise de la poésie », crise des fondements des mathématiques, « la crise de l'éducation » et celle des « identités » se rejoignent autour de l'adolescence comme symptôme de « la crise des différences ».

Étymologie de critère et de crise :

Critère du verbe grec *krinein* : « cribler, séparer, distinguer, juger ». À rapprocher de *Krisis*
Du grec *krisis*, qui est « l'action ou la faculté de distinguer de séparer ».

De l'indo-Européen la racine "krei", signifie « juger, distinguer, passer au tamis, passer au crible », comme le mot grec *krinau*, « séparer, trier ».

Crise du latin "crisis" signifiant un « assaut ». C'est bien le moment crucial qui décidera de l'avenir, l'assaut est ce moment décisif et court ou tout va se jouer par la suite.

"Les termes "*critique*", "*certitude*", "*discernement*", "*critère*", "*crible*", "*discrimination*" ou encore "*certification*", proviennent tous du latin « *cernere* » qui est lui-même issu, comme le Grec "*kriter*" au sens de "*judge*" venant de cette même racine indo-européenne "*krei*", signifiant "décider, passer au crible".

En médecine, les découvertes récentes nous apprennent que le corps humain après une grave maladie change. Guérir n'est jamais le retour à l'état initial pour l'individu. Par exemple suite à une crise cardiaque le cœur meurt ou change, se transforme pour s'adapter et continuer à battre ou cesse de vivre. L'étymologie de ces mots nous permet de mieux voir le vrai problème de notre crise c'est-à-dire celui de ne rien produire, de ne pas décider. La crise désormais n'est plus le moment de décision critique qui instaure autre chose, mais un état souffrant qui n'est ni identique à soi ni en devenir.

Faculté : empruntée au latin *facultas* (« faculté, facilité, capacité »).

Juger : du latin *jūdicare* (« rendre un jugement, décider, apprécier »), de *jūs* (« loi, droit ») et *dīcere* (« dire »).

a) **Critère moral** : « **c'est bien** »

Lorsqu'une action est méritoire, je suis obligé de l'estimer et comme on le sait, l'impératif moral est « catégorique apodictique* ». Je vais donc utiliser ma raison pour peser le pour et le contre à l'aune d'une morale qui existe et je peux m'y contraindre ou pas.

*Apodictique: (qui démontre, qui prouve), ce qui présente un caractère d'universalité et de nécessité absolue. Une proposition apodictique est nécessairement vraie, où que vous soyez.

Exemple : Sophie aime Pierre, **peut-elle ou non lui mentir** ? Sur cette soirée de la veille où elle a été véritablement émue par ce garçon, où les sourires succédaient aux coupes de champagne. Son regard, ce sentiment de bien-être, elle se découvrait autre avec lui, plus drôle, plus confiante et pour autant c'était toujours elle. Mais plus belle aussi, unique en sa compagnie avec cette jouissance de l'esprit qui sent que quelque chose de rare se passe avec ou sans les mots. Le matin à côté de son compagnon il va falloir se décider. Parler ou ne rien dire. Le doute va s'emparer d'elle et elle sent bien que la journée sera loin d'être facile, peser, mesurer, réfléchir et finalement prendre la moins mauvaise des solutions.

b) **Critère sensuel** : « **c'est bon, agréable** »

Là aussi il y a conflit car dans toutes nos décisions il y a très souvent deux pôles.

Exemple : Julien se dit : « Cette bière me fait envie, il fait si bon et le goût d'une bonne bière

fraîche me tente autant que l'envie de mincir... » Alors, commence la dualité en nous, le tour de taille ou la gorge rafraîchie... Là encore le conflit fait place et c'est une partie de nous-mêmes qui gagnera contre l'autre. Toutes ces batailles avec soi laissent quelques traces à Julien. Toujours les mêmes douleurs au cou. Après s'être assis, il tourne machinalement la tête pour faire craquer ses cervicales, espérant que cela le détendrait un peu, moins sans doute qu'une deuxième petite bière bien fraîche au soleil... Toutes ces petites douleurs de dos, d'estomac, ne sont-elles pas le fruit de ces conflits internes qui finissent par laisser des traces dans nos corps vaincus par la raison.

c) critère rationnel : « c'est vrai » :

Lorsque quelque chose est vrai, je suis forcé de le reconnaître comme tel. Je vais d'ailleurs dire que « je me rends à l'évidence » et je dois en moi faire taire mon imagination que, malgré toute ma résistance, je ne peux que me rendre devant la toute-puissance de la vérité. Le choix est donc le résultat d'un conflit interne qu'une part de moi emporte sur l'autre.

Exemple : Jean est sûr qu'il a réussi son examen il ne peut ne pas se tromper. Pendant 4 h il était sur la bonne voie, les démonstrations se succédaient, c'était presque en jubilant qu'il sentait en lui tous les efforts de cette année en mathématique enfin trouver leurs sens. Le jour des résultats, ce n'est pas tant le 6/20 qui l'assommait, plutôt que la trahison que lui avait joué son imagination. Il avait donc rêvé. Il faut se rendre à l'évidence, les maths ne trichent pas. Là aussi le critère rationnel l'emporte sur la sensation, l'imagination qui l'avait accompagné et trompé pendant 4 h venait d'éclater sous la notation impartiale.

d) Pas de critère : « c'est beau », « c'est agréable »

Ici, on ne se rend pas à l'évidence après l'examen de nos critères. Au contraire, il n'y a pas de critère, c'est beau et c'est comme cela. Cela me touche et d'une certaine façon je n'y peux rien. Dans ce cas, c'est de ma propre initiative que j'accorde ma faveur quand je dis beau l'objet qui me plaît. Absence de critère pour le beau. Ce qui veut dire qu'il n'y a pas de critère conceptuel du beau et du laid. Ce qui constitue « le beau » esthétique ou l'agréable sensitif, c'est le plaisir ou le déplaisir que provoque en moi la contemplation d'une œuvre.

Exemple : Bruno est avec son frère, il roule tous deux dans Paris. Comme à chaque fois ils sont heureux de se retrouver, ils savent le moment agréable qu'ils vont passer ensemble pour le déjeuner sûrement dans un bon restaurant. Le frère de Bruno met un cd, il veut lui faire partager cette musique. « Écoute ça fréro » lui dit-il. Tout de suite, d'emblée, la musique lui plut. Quelque chose de merveilleux entrain dans ses oreilles. Il était loin d'être expert en musique classique, mais quoi 18ème non 17ème peu importe. Cela jouait pour lui, cette musique était d'une telle fraîcheur ! Sentiment incroyable d'évidence, c'est beau ! C'est beau et cela me touche. Chaque note entre dans sa tête pour ne plus jamais en sortir. Cette musique est comme un moment de perfection qui s'ajuste à son esprit pour toujours. Il est profondément ému et sent que c'est beau. À la fin du mouvement dans l'espace clos de la voiture le son les enveloppait totalement pour le final du concerto brandebourgeois n°4 de Bach. Les deux frères ne souriaient imperceptiblement pas uniquement d'accueillir cette musique quasi divine, mais du sentiment merveilleux de partager la beauté. Il était deux, oui deux et dans l'espace infini qui se sépare tous les hommes, sur cette terre à cet endroit et à cet instant ces deux frères étaient liés par beaucoup plus que leurs sangs. La connivence que produit le partage d'une œuvre d'art avec un frère est une joie sans fin. Pendant le déferlement des notes et le sourire aux lèvres, seul véritable signe de l'amateur bien plus que tous discours, notre présent empoignait l'éternité. Si l'humanité en nous peut s'éprouver véritablement n'est-ce pas dans l'émotion et la joie d'une œuvre partagée ?

Le meilleur bien-être que l'on puisse imaginer, c'est d'être sans différence à soi et sans division et c'est ce que réalise le sentiment du beau qui témoigne d'une unité suprasensible de toutes nos facultés. Mais lorsque l'on a la chance que ce sentiment s'éprouve à deux et au même instant, alors il devient une joie encore plus forte et encore plus grande puisque ce n'est plus à soi que l'on s'ajuste mais dans l'autre que nous touchons au monde entier.

Mais il ne faut pas confondre le Beau et l'agréable. Le goût, c'est d'abord le goût d'un plat, d'un vin, c'est le goût comme sensation très personnelle. Malgré toutes les différences, la faculté sensitive du goût et le goût esthétique ont en commun comme une sorte de spontanéité irréfléchie. Le plaisir de la satisfaction subjective sensitive est local et intéressé, alors que la satisfaction esthétique est totale et désintéressée.

Exemple : Si j'aime le Nutella, mon plaisir est lié à la possession et à la consommation du produit et je n'envisage de le partager que dans la mesure où j'en ai suffisamment. Si j'aime Bowie, mon plaisir n'est pas dans l'épreuve de la possession et j'aime partager ce plaisir avec tous les amateurs. La satisfaction esthétique peut alors apparaître comme un plaisir désintéressé.

2 Kant « jeu libre et harmonieux des facultés humaines »

Le plaisir esthétique produit un accord une résonance de nos facultés entre elles. D'habitude nos facultés humaines ne jouent pas elles travaillent.

Bergson : « *La raison cesse de raisonner pour résonner enfin* ».

Jeu : le mot jeu a pris tous les emplois plus généraux du latin ludus (" amusement, divertissement "). Il est utilisé aussi pour parler d'un jeu théâtral. Pour Kant, il y a un jeu, et peut-être bien un espace d'ajustement entre l'entendement et la perception. Libre : libre intérieurement puisqu'aucune de nos facultés n'impose sa loi aux autres, c'est librement que je dis d'une chose qu'elle est belle, alors que le concept me contraint. C'est le moment de la toute confiance en soi, je cesse de raisonner et je m'abandonne dans un jeu libre et harmonieux. Que ce soit en morale ou en logique, la raison s'impose à la sensibilité alors qu'en art, je suis libéré de cette nécessité.

Entendement : du latin *intendere* « tendre vers », « être attentif à », d'où entendre.

Perception : du latin *perceptio*, lui-même issu du latin *perceptum*, *percipio* (« saisir, percevoir, perceuteur »)

Je constate, en moi-même, une satisfaction due à la contemplation de l'objet, et je le déclare beau. Le sentiment du Beau n'est pas un jugement de connaissance. Pour savoir si une chose est belle ou non, je n'ai pas besoin de rapporter la représentation que j'en ai à la chose elle-même pour vérifier ma représentation et produire une connaissance. Je rapporte ma représentation à mon propre sentiment de plaisir ou de peine. Et je juge beau l'objet dont la contemplation produit en moi du plaisir.

Kant, essaie de faire comprendre non pas ce qui fait que c'est beau, mais plutôt ce que la beauté fait en nous. Ce qui importe c'est ce qui se passe en moi.

La beauté n'est pas exactement, dans l'objet pense Kant, elle est dans une harmonie naturelle entre nos facultés sensibles et nos facultés intellectuelles, harmonie qui doit être valable pour tout homme. L'œuvre belle ne l'est jamais en application de règles.

Si Kant a raison, il est tout à fait possible de faire écouter du Verdi à un homme d'une culture différente. Si c'est un homme, il est comme tout homme, doté d'une raison et d'une sensibilité et il sera sensible à la beauté de la musique. La brillante interprétation du *Requiem* de Verdi par la jeune chef chinoise Yip Wing-sie en est une lumineuse illustration. La beauté parle à l'âme, à l'unité entre la sensibilité et la raison, entre le corps et l'esprit.

3 Kant trois conditions pour le pur plaisir esthétique

a) **"Sans concept"** : aucune idée du beau ne doit être présente en soi. Aucune référence, mouvement artistique, période ne doit interférer. Sinon l'harmonie interne pourrait être gâchée par le primat rationnel. La beauté n'est pas affaire de concept et c'est la raison pour laquelle il est impossible de convaincre qu'une œuvre est belle. Vouloir convaincre que le *Requiem* de Verdi est une belle œuvre n'a pas de sens. Pour convaincre, nous nous servons de raisons, d'arguments, de justifications, de *concepts*. Par conséquent avec des concepts, on peut tout démontrer, démontrer une chose et son contraire.

b) **"Sans intérêt"** : la contemplation du beau doit être absolument désintéressée. Ni social, ni financière ou ni quoique ce soit. C'est vierge de toute attente que Kant nous invite à rencontrer une œuvre, sinon un quelconque intérêt gâcherait la possibilité d'une émotion innovante.

c) **"Sans finalité"** : sans pourquoi, ni comment, sans se poser la question de l'intention de l'auteur. Kant nous invite plutôt à la fraîcheur d'un regard innocent qui accueillerait l'œuvre. Le comble de l'art est de se faire oublier comme « art ».

Ce n'est pas la norme qui précède l'œuvre, mais l'œuvre elle-même qui est normative. La beauté n'est pas un modèle dont les œuvres belles seraient des copies. Une belle œuvre n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle présentation d'une chose et la beauté ne peut pas être relative à une fin.

4 Le goût comme jugement de ma sensibilité immédiate.

Spontanéité du goût : le goût est cette faculté qu'ont les hommes à distinguer immédiatement le bon du mauvais et le beau du laid. Le goût est une sensibilité immédiate. C'est tout de suite que je sais si quelque chose me plaît ou me déplaît, qu'il s'agisse d'un mets nouveau dans mon assiette ou d'une musique nouvelle à la radio. Si la musique techno ne me plaît pas, on aura beau me forcer à l'écouter ou tenter de me convaincre de sa beauté, cela ne changera pas mon goût. Elle restera toujours pour moi vacarme assourdissant à l'opposé des harmonies qui font la beauté de la musique classique.

Pas de concepts : on ne peut pas me convaincre d'aimer parce que l'on ne peut convaincre qu'avec des concepts. Or, le goût est du ressort de la sensibilité et non de celui de la raison.

Être touché par la beauté c'est porter un jugement, mais de quelle nature ?

a) **Jugement déterminant : (qui légifère sur l'objet).**

Nous avons toujours une faculté qui est déterminante en nous. Dans le « c'est bon », c'est le jugement de ma sensibilité qui travaille. Dans le « c'est vrai », c'est la raison qui est à l'œuvre pour assujettir mon imagination.

Dans ce cas, nous allons du général au particulier. Nous disposons d'un critère qui préexiste et nous mesurons notre cas particulier à cette règle commune.

Lorsque nous disons « c'est bien », immédiatement nous avons en tête la morale et nous mesurons notre jugement à cette règle.

b) **Jugement réfléchissant : (qui légifère sur soi)**

Quand nous disons « c'est beau » aucune de nos facultés ne travaille, mais plutôt elles se « réfléchissent » les unes aux autres. Le jugement de goût exprime alors un rapport harmonieux entre la liberté de l'imagination et la faculté de l'entendement. Le jugement esthétique n'a rien d'un

jugement théorique de connaissance (*qui lui est un jugement déterminant*). Un jugement réfléchissant ne se rapporte qu'à moi-même.

Est esthétique, le jugement dont le principe de production est lié immédiatement (*c'est à dire sans médiation ni intermédiaire*) au sentiment de plaisir ou de peine.

On pourrait dire, en quelque sorte, que dans le jugement déterminant (de connaissance) l'imagination travaille au service de l'entendement alors que dans le jugement réfléchissant (de plaisir), c'est l'entendement et l'imagination qui jouent ensemble de façon libre et harmonieuse.

5 Différence entre l'agréable et le beau. Subjectif, le gout esthétique n'est pas relatif

Avoir du goût, c'est être capable de juger du beau et parfois être reconnu comme tel par les autres. Ne dit-on pas d'un esthète : « qu'il a du goût ».

« Chacun son goût » en revanche reviendrait à dire : il n'y a pas de goût, c'est-à-dire pas de jugement esthétique qui puisse légitimement prétendre à l'assentiment universel. » Emmanuel Kant, Critique de la faculté de juger. Or, cette prétention existe : cela n'aurait aucun sens que de dire « c'est beau pour moi »

« **De gustibus et coloribus non est disputandum** » (des goûts et des couleurs il n'y a pas à disputer).

« **Des goûts et des couleurs on ne discute pas...et pourtant on ne fait que ça !** » Nietzsche. Par conséquent, la discussion n'a de sens que si j'admets, au moins à titre de possible, la valeur des arguments de l'autre. Or le beau est sans argument et mon jugement catégorique, quoique je ne sois nullement en mesure de l'expliquer. Quiconque ne partage pas l'avis que je donne se trouve relégué dans la réclusion de l'absence de goût ou pire, du mauvais goût puisque l'appréhension du beau produit la concordance.

Dans le plaisir lié à l'agréable, il y a toujours le sentiment d'une dépendance, d'un asservissement à l'objet de la jouissance. Au contraire, la satisfaction esthétique nous dispose dans l'harmonie de la sensibilité et de la raison parce que l'œuvre d'art nous laisse libres. L'intérêt, c'est ce qui est entre moi et la chose, alors que la satisfaction esthétique est sans médiation. C'est parce que la contemplation du beau est totalement désintéressée qu'elle dépasse radicalement tout intérêt. Mais, dire que la satisfaction esthétique est désintéressée, ce n'est pas dire qu'elle est dénuée de passion : Il est impossible de tolérer pour le beau, la relativité contingente de l'agréable. Le Beau doit être le même pour tous. Malgré son caractère de plaisir, essentiellement subjectif, personnel et variable, le jugement esthétique est universel. L'état subjectif provoqué en moi par la contemplation est universellement communicable. Dans le plaisir de l'agréable, je conçois sans peine que ce qui me plaît (*la saveur d'un met, la couleur d'une étoffe*) puisse ne pas plaire à autrui. Par contre, dans le sentiment du Beau, j'ai toujours l'impression que ce que j'appelle une œuvre d'art possède une propriété objective interne d'être belle. Le Beau ne peut pas ne pas plaire. Aucun sujet esthétique ne peut s'empêcher de rapprocher son jugement de goût d'un jugement de vérité. Le Beau se présente à nous comme s'il possédait la force de l'évidence. Quand je juge que quelque chose est beau, je suis comme élevé au-dessus de mon individualité particulière : je m'éprouve comme sujet universel. Quand je prononce un jugement sur le Beau, celui-ci requiert l'assentiment de tous mes semblables. Le jugement de goût est désintéressé. Dans le jugement de goût, je ne porte pas d'intérêt à l'existence de l'objet et c'est pour cela que mon jugement peut être universel. En effet, l'intérêt, c'est toujours du relatif alors que l'image que je contemple me plaît comme elle doit plaire à quiconque puisque la conscience esthétique n'est pas désir de possession. « *Ce que je nomme agréable produit effectivement en moi du plaisir. Mais l'on pense que le beau possède une relation nécessaire à la satisfaction.* » (Emmanuel Kant, Critique de la faculté de juger). Le plaisir que procure la beauté n'est rattaché ni à l'existence ni à la possession de quelque chose. C'est pourquoi il se veut universel. En esthétique, subjectif ne veut pas dire relatif à une opinion particulière. L'art opère une véritable purification des sens,

le Beau nous prépare à aimer quelque chose d'une façon désintéressée.

Un jugement de goût : quand je dis « je trouve ce chocolat très bon », c'est une expérience personnelle que d'autres peuvent ne pas partager.

Un jugement esthétique : quand je dis « c'est beau », je pense en même temps que tous peuvent trouver cela beau. Ainsi, l'expérience esthétique est bien personnelle tout en étant communicable et interchangeable. Mais que fait-on du point de vue de l'artiste ? Kant réduit le beau à la perception du beau. Mais, est-ce que le beau se réduit à la seule perception de celui qui le contemple. La racine du problème se situe dans la notion de « plaisir désintéressé ». On éprouve un plaisir en contemplant un coucher de soleil, par exemple, mais ce plaisir est désintéressé au sens où il est en même temps universel. Mais comment le beau peut-il être désintéressé ?

6 Beauté adhérente et beauté pure.

« Beauté adhérente » :

Quand la raison ou la volonté vise une fin, elle le fait en fonction d'un concept. « *La beauté de l'homme, la beauté d'un cheval, d'un édifice, suppose un concept d'une fin, qui détermine ce que la chose doit être et par conséquent un concept de perfection ; il s'agit donc de beauté adhérente* » (Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*).

« Perfection »: Kant, ici désigne la conformité achevée à une norme. Alors suit que le jugement de goût, qui s'adresse à une beauté adhérente, risque toujours d'être « impur », pour autant qu'il est contaminé par le concept de la fin et la perfection qui lui est attachée. Mais, la finalité peut se présenter de manière pure, comme un *état d'esprit*.

« Beauté pure » :

C'est la finalité subjective dans la représentation d'un objet, sans aucune fin, ni objective, ni subjective. Ce n'est pas l'objet qui procure une satisfaction, mais la représentation de l'objet et celle-ci est purement contemplative, sans concept, ni attrait, ni intérêt quel qu'il soit. Nous avons plaisir à utiliser nos facultés de connaissance, nous nous arrêtons devant le beau, et cette fin se suffit à elle-même. C'est le jugement esthétique. « *Dans l'appréciation d'une libre beauté (suivant la forme) le jugement de goût est pur. On ne suppose pas le concept de quelque fin pour laquelle serviraient les éléments divers de l'objet donné et que celui-ci devrait représenter* » (Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*). Dans l'art humain, nous dit Kant, cette forme de beauté libre existe aussi, à côté des représentations à caractère figuratif : Kant donne l'exemple des dessins à la grecque, de la musique d'improvisation sans thème et même de toute la musique sans texte. Dans pareil cas, les motifs « *ne signifient rien en eux-mêmes, ils ne représentent rien, aucun objet sous un concept déterminé et sont de libres beautés* » *Un objet peut nous paraître beau sans qu'on en ait un concept. « Des fleurs, des dessins libres, des traits entrelacés sans intention les uns dans les autres [...] ne signifient rien, ne dépendent d'aucun concept déterminé et plaisent pourtant. »* (Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*). Vous remarquerez la surprenante modernité de Kant qui nous explique à l'avance ce que les artistes non représentatifs du XXe siècle vont nous montrer : la beauté n'est pas dans le motif.

Pour qu'il y ait beauté, il faut que l'objet soit organisé en fonction d'une fin, mais cette fin ne doit pas être représentée. Il faut qu'elle soit *manquante*, car alors seulement, du fait de ce manque, de cette absence de fin, nous sommes conduits à émettre un jugement de goût. La matière métamorphosée par l'artiste révèle toute autre chose que ce que dévoile la science ou l'objet technique.

La beauté ne peut être l'objet d'une analyse, car l'analyse objective décompose et que toute décomposition tue l'unité, or il n'y a pas de beauté sans le sens de l'unité. De même, il n'y a pas

de beauté là où le concept règne seul et sans partage. Si la mathématique de l'harmonie ne concernait que le concept seul, elle serait seulement un objet pour la pensée et elle laisserait l'âme insensible. C'est l'âme, c'est à dire l'unité de toutes nos facultés qui éprouve ce que l'harmonie livre de beauté. La *finalité* sans *fin*, c'est la manière dont une chose nous apparaît, sans référence à une fonction, à une règle ou à un modèle général, en résumé sans concept, comme ayant une beauté propre et c'est pour cela que l'on peut conclure avec Kant : « *Est beau ce qui plaît universellement sans concept* »

7 « Est beau ce qui plaît universellement sans concept ». L'universalité subjective.

Le jugement de goût, qui me fait dire qu'un objet est beau, ne produit aucun savoir. Il n'a donc pas besoin d'être objectif.

Si seul le sentiment est juge du beau, alors tout jugement esthétique (jugement porté sur l'art) sera subjectif et relatif, relatif au spectateur particulier qui regarde. Peut-on alors encore parler d'œuvre d'art puisque tout peut être susceptible d'en être une ? D'autre part, si le critère n'est qu'objectif, cela voudrait dire qu'il existerait un beau en soi. Le sentiment ou le goût seraient alors refoulés hors des frontières du jugement de goût. L'art serait une question de savoir, pas de sentiment. Mais peut-on dire objectivement qu'une œuvre d'art est-elle, si sa beauté nous est imposée de l'extérieur, par-delà notre sentiment subjectif ? S'il existe une 3^{ème} voie, elle ne peut que se situer entre les deux.

Ni... Le beau est subjectif A	Ni... Le beau est objectif B
Ceci est l'empirisme esthétique (comme David Hume). Tout se limite à l'expérience empirique et ce qu'on ressent de manière strictement subjective.	Il existerait un beau en soi (Platon). C'est une Idée universelle qu'on reconnaît immédiatement dès qu'on la voit.

Kant nous propose une 3^{ème} voie en commençant par délimiter et déterminer la place du jugement esthétique.

Kant, Critique de la faculté de juger, « Analytique du beau » :

« *Tout se situe dans la subjectivité du sujet qui perçoit. Le beau ne peut être dit tel que du point de vue du spectateur.* » Ainsi :

Il récuse la définition du beau objectif, car il n'y a pas de beau en soi. On ne peut en donner une définition générale, car le beau n'est pas une idée objective, mais provoque un jugement. C'est toujours le spectateur qui juge une chose belle.

Mais il récuse également la subjectivité totale.

Par conséquent, il prend l'universalité de B et la subjectivité de A. C'est l'universalité subjective. Ce qui est beau est alors « universel, sans concept » (Critique de la faculté de juger) On ne peut en donner une définition objective puisque le beau dépend d'un jugement subjectif, mais il est universel au sens où l'expérience du beau est universelle.

JUGEMENT ESTHÉTIQUE	JUGEMENT DE GOÛT
Universalité subjective	Totalement subjectif De l'ordre de l'agréable

Par exemple, un coucher de soleil. Quand vous dites « c'est beau », cela veut dire « Vous, X, vous le contemplez comme moi et vous vous direz également c'est beau ». La beauté n'est pas liée à une seule expérience personnelle ou solitaire. Elle peut être reconnue comme telle par n'importe qui. **Il s'agit donc d'une expérience communicable et interchangeable.**

Un jugement de goût : quand je dis « je trouve ce chocolat très bon », c'est une expérience personnelle que d'autres peuvent ne pas partager.

Un jugement esthétique : quand je dis « c'est beau », je pense en même temps que tous peuvent trouver cela beau.

Ainsi, l'expérience esthétique est bien personnelle tout en étant communicable et interchangeable.

Mais que fait-on du point de vue de l'artiste ? Kant réduit le beau à la perception du beau. Mais est-ce que le beau se réduit à la seule perception de celui qui le contemple ?

La racine du problème se situe dans la notion de « plaisir désintéressé ». On éprouve un plaisir en contemplant un coucher de soleil, par exemple, mais ce plaisir est désintéressé au sens où il est en même temps universel. Mais comment le beau peut-il être désintéressé ?

« **Est beau ce qui plaît universellement et sans concept** »: cela ne veut pas dire: «Est beau ce qui plaît à tout le monde», mais : «Est beau ce qui doit plaire à tout homme».

Le goût ni ne se commande, ni ne se persuade. Pourtant, il se veut pur et impartial parce que détaché de toute inclination (*contrairement au plaisir de l'agréable*) et de tout respect (*contrairement à la satisfaction morale*).

En effet, selon Emmanuel Kant, « est beau ce qui plaît universellement sans concept ». Ce qui est beau, ce n'est pas seulement ce qui « me plaît à moi ». Le beau n'est pas non plus ce qui est déterminé par le concept d'une fin et d'une règle liée à une époque ou une culture (*ce que l'on appelle quelquefois l'académisme*). C'est pourquoi il convient de distinguer entre la production courante des œuvres de série (artisanat) qui constitue la fonction de l'art au niveau de la société et le surgissement des chefs d'œuvre qui se situent en dehors du temps et de l'espace et non pas produit, mais créé.

8 Kant "La finalité sans fin".

La finalité sans fin, c'est l'harmonie. Kant a une expression très explicite pour dire cela, il dit que le « Beau est une finalité sans fin ».

Kant : « *Ce que doit être une fleur, peu le savent, hormis le botaniste et même celui-ci, qui reconnaît dans la fleur l'organe de fécondation de la plante, ne prend pas garde à cette fin naturelle quand il en juge suivant le goût* » (Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*). Dans le même ordre d'idée, Johannes Scheffler, plus connu sous le nom d'Angelus Silesius, né à Breslau (Silésie autrichienne) en 1624 et mort le 9 juillet 1677, est un poète et mystique allemand dit que : « *La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit, n'a souci d'elle-même, ne désire être vue.* »

A.C. Sponville nous dit de même : « *L'univers est sans pourquoi, existe parce qu'il existe, n'a souci de lui-même, ne désire être vu...* » La nature ne se soucie pas de nous : c'est donc à nous de nous soucier les uns des autres, et de nous soucier de la nature ! C'est où se rejoignent la morale, la politique (notamment l'écologie) et la spiritualité.

Ce n'est pas avec sa science objective que le botaniste apprécie la beauté de la fleur, c'est avec sa *sensibilité* subjective. La fleur est tenue pour belle parce qu'en la percevant on y trouve une certaine finalité (naturelle), mais comme nous ne sommes pas en mesure de *savoir* quelle est cette finalité, qui reste pour nous indéterminée, le seul jugement que nous puissions porter est subjectif : c'est un jugement de goût.

Pour qu'il y ait beauté, il faut que l'objet soit organisé en fonction d'une fin, mais cette fin ne doit pas être représentée, il faut qu'elle soit manquante, car alors seulement, du fait de ce manque, paradoxalement elle atteint non pas son but, mais un but.

La matière métamorphosée par l'artiste révèle tout autre chose que ce que dévoile la science ou

l'objet technique.

La beauté ne peut être l'objet d'une analyse, car l'analyse objective décompose et que toute décomposition tue l'unité, or il n'y a pas de beauté sans le sens de l'unité. De même, il n'y a pas de beauté là où le concept règne seul et sans partage

C'est l'unité de toutes nos facultés qui éprouve ce que l'harmonie livre de beauté. La *finalité* sans *fin*, c'est la manière dont une chose nous apparaît, sans référence à une fonction, à une règle ou à un modèle général, en résumé sans concept, comme ayant une beauté propre et c'est pour cela que l'on peut conclure avec Kant : « *Est beau ce qui plaît universellement sans concept* »

Conclusion

Se référer à Kant et à la notion d'harmonie : harmonie avec soi et harmonie avec les autres. Nous avons besoin de la beauté pour nous sentir en paix avec nous-mêmes et dépasser nos conflits internes provoqués par nos jugements (du bien, du bon, et du vrai). En nous réconciliant avec nous-mêmes lorsque nous éprouvons le sentiment du beau défini par Kant comme « *un jeu libre et harmonieux des facultés humaines* » dans une émotion qui ne relève ni uniquement du corps, ni uniquement de l'esprit. Des moments où, comme le dit Bergson, « la raison cesse de raisonner pour résonner enfin ». Dans ces moments de plaisir esthétique intense, capables de nous rappeler à notre pouvoir, à notre présence au monde, à notre capacité d'intuition, c'est notre puissance de vie que la beauté nous permet de développer, en convoquant notre humanité tout entière. Mais au-delà de cette harmonie kantienne, la beauté n'est-elle pas aussi potentiellement porteuse de sens ?